

28 Avril 1965

Aujourd'hui nous allons être un peu serrés par le temps. Je me dispense donc du préambule que je fais généralement à ce séminaire fermé, pour donner tout de suite la parole au Docteur DURAND DE BOUSINGEN qui a une communication intéressante à vous faire, dans la même ligne que l'ouvrage de LECLAIRE sur ce qui s'appelle maintenant d'une façon décisive, ce qui est passé dans notre conscience sous le titre de « poor d'je li ».

DURAND DE BOUSINGEN

J'intitulerai volontiers l'essai que je vous présente aujourd'hui :

« De l'intervention de l'association phonématique dans la structuration du fantasme primitif ».

Serge LECLAIRE, dans son propos, a essayé de pointer dans sa forme la plus condensée, la formule où s'origine l'imaginaire de Philippe, La séquence « poor d'je li » semble effectivement au plus près du fantasme fondamental, constellation où se rappelle dans le vécu régressif de Philippe, son rapport de l'être au langage, la « culbute » dans la perception éternellement refusée et reprise dans la problématique de l'obsessionnel, du manque à être du langage.

Il est rare, dit LECLAIRE, qu'en analyse on arrive à l'aveu de ces formules les plus secrètes. Bien souvent, c'est à la phrase « Lili, j'ai soif » que s'arrête l'investigation analytique. Cette phrase construite avec les défenses de la grammaire, n'est qu'à un niveau secondaire déjà fort élaboré, aboutissement d'un travail de constitution

fantasmatique profond, qui, pour rester souvent dans l'ombre de la verbalisation analytique n'implique pas qu'il soit pré-verbal, en effet, c'est FREUD qui nous dit dans la Lettre à FLIESS N°79 :

« En ce qui concerne la névrose obsessionnelle, il se confirme que c'est par la représentation verbale et non par le concept lié à celle-ci que le refoulé fait irruption. »

Nous savons par ce qu'il a dit plus tard que ce fait n'est pas limité à la névrose obsessionnelle.

Si l'on examine l'oeuvre de FREUD, en particulier dans sa dimension auto-analytique, où s'origine son expérience, l'on est frappé du fait, que le déchiffrement freudien s'applique pratiquement toujours à des structures linguistiques déjà très élaborées (mots, phrases). C'est précisément au niveau de la structuration obsessionnelle du discours qu'intervient l'analyse freudienne.

On en trouverait de nombreux exemples dans l'interprétation onirique, dans l'interprétation « si construite » du discours de l'homme aux rats où interviennent non pas des phénomènes mais des « Wortbrücke » (ponts de mots) montrant ainsi combien sa recherche se place fréquemment au niveau nominal. C'est cette perception de la distorsion du discours au niveau du mot, qui donne à l'oeuvre de FREUD cette marque d'un génie du jeu de mots, où se trouve pourtant déjà oblitérée l'incarnation du désir dans le phonème originel.

Le travail de LECLAIRE m'a ainsi engagé à essayer d'articuler dans cette voie, cherchant à lier au plus profond du discours du sujet, sous l'aspect proprement phonématique du formulé originel, le destin de celui-ci. Il devrait être ainsi possible d'approcher le langage fondamental du sujet au plus près du niveau primaire, où règne l'identité des perceptions et où joue le pur matériel sonore, dans son opposition phonématique, succession discontinue, alternée et scandée, d'une chaîne sur laquelle assonance, contiguïté et continuité vont constituer le discours du sujet, en l'introduisant dans le monde du signifiant, de la demande et du désir.

A ce point je poserais volontiers une première question introductive : est-il possible de pointer dans l'auto-analyse de FREUD - et en particulier dans la Traumdeutung - quelque chose qui puisse être au plus près de son fantasme fondamental ?

Ce me semble une entreprise difficile, bien que brillamment tentée par certains auteurs. Il faut se rappeler ici que la découverte freudienne s'est faite dans le mouvement même de la résistance à celle-ci, et que le discours articulé sur lequel FREUD s'appuie constamment, métaphorise précisément chez lui la dimension même du refoulement.

Il est néanmoins possible de retrouver une référence phonématique dans son oeuvre, dans un court article intitulé la signification de la succession des voyelles (G. W. VII 349). FREUD pointe ici un mécanisme de distorsion, conduisant à remplacer un nom par un autre, dont la succession des différentes voyelles est similaire, rappelant ainsi le formulé originel, tabou ou refoulé.

Si « trésor chéri » constitue pour Philippe la réminiscence secondairement sacralisée de la parole maternelle, elle va pouvoir se manifester dans le « poor d'je li » permis par une succession de voyelles identiques : « très/o /rch /E/r/i

P /oo/rdj /E/l/i »,

FREUD, dans cette courte note, privilégie ainsi la voyelle et sa succession sonore ; il serait intéressant d'interroger LECLAIRE sur le rapport possible entre la succession des voyelles du « poor d'je li » et celle du nom de Philippe.

Mais l'observation du petit HANS n'est-elle pas l'un des seuls textes freudiens - ou l'un des plus remarquables - où l'on puisse tenter de rechercher dans son procès génétique, la structuration du fantasme primitif par association phonématique, au lieu même de la formulation oedipienne transmuée par FREUD dans, le matériel verbal originel de l'enfant.. FREUD note d'ailleurs au début de l'observation, l'intérêt de la possibilité de remarquer directement chez l'enfant ses formations édifiées par le désir que nous défouissons chez l'adulte avec tant de peine de leurs propres décombres, il pointe également dans cette observation (G. W, 256) la structure de type

auditif pur du jeu de gages, et privilégie ainsi une fois de plus l'entendu par rapport au vu, dans la structuration du phantasme chez l'enfant.

C'est donc à un essai de pointage des associations phonématiques du petit HANS tout au long de son observation et à travers son évolution, que nous allons nous livrer.

Ceci nécessiterait, bien entendu, l'élaboration sur le texte allemand et cet essai nous a montré une fois de plus, la catastrophique approximation de la traduction française, rendant toute approche linguistique impossible sur le texte français.

Ce travail spéculatif sur un texte essaiera de compléter l'analyse concrète et régressive de la construction de la fantasmatique de Philippe.

Le texte introduit la question inaugurale de HANS par la phrase : « Mama, hast du auch ein Wiwimacher » (Maman, as-tu également un « Wiwimacher ») suivie, à propos du pis de la vache « Aus dem Viwimacher kommt Milch » (« il sort du lait du son Wiwimacher ») qui précède immédiatement la menace de la castration de la mère « der schneidet dir dan Wiwimacher ab » (on te coupera le WiWimacher) amenant la réponse de HANS « Je ferai pipi avec mon popo » (pourquoi traduire tutu et perdre ainsi toute possibilité d'analyse linguistique ?). Dans cette séquence très dense, pointons les mots-clefs « Mama - wiwi - milch ». Wiwi - Popo (assimilation de HANS en réponse à la menace de la castration de la mère).

HANS remarque d'ailleurs, articulant autour de Wiwi a Popo que ce sont les Löwen (lions) et les Lokomotive qui ont des wiwimacher.

HANS complète son investigation :

« Papa, hast du auch ein wiwimacher » (Papa, as-tu également un fais-pipi). Bien sûr, répond le père, introduisant ainsi HANS dans un monde humain caractérisé par l'attribution d'un pénis également revendiqué par la mère. D'où Papa - Mama, possédant un wiwimacher. Il est très remarquable qu'à partir de cet instant, Papa et Mama vont se transformer définitivement - et cela jusqu'à la fin de l'observation - en Papi, Mami et plus tard Gross-mama. L'appropriation du pénis par les parents, se

marque ainsi par la contamination du I de Vivi au niveau de la dénomination des figures parentales. Seuls vont rester aliénés à la prédominance du «A» les enfants HANS et HANNA ; parmi tous ses amis, (G. W. 251-252) FRANZL, FRITZL, OLGA, BERTA, et MARIEDL, c'est FRITZL (une fille, dit-il) et MARIEDL qu'il préférera d'ailleurs par la suite.

La naissance de HANNA complète les associations de HANS secondairement à la menace de castration de la mère. « Aus dem Wiwimacher kommt kein Blut » (mon Wiwimacher ne saigne pas . Cette association fortement anxiogène, liée à l'accouchement de la mère et fortement réprimée, va se manifester plus tard par l'introduction des séries dominées par le phonème V, sur lesquelles nous reviendrons. Intéressons-nous maintenant au mot-clef de la phobie.

Celui-ci apparaît tout d'abord, consécutivement à l'affirmation de la mère qu'elle a un Wiwimacher, noyé dans un ensemble d'autres objets animés et inanimés.

L'objet phobogène choisi n'est pas la Girafe ou l'Eléphant mais bien le Pferd, s'ordonnant autour du phonème «P». HANS retrouve ainsi, par associations phonématiques avec Papi, le signifiant de la fonction paternelle et le simple choix phonématique permet d'appuyer l'interprétation de FREUD du rapport du cheval avec la figure paternelle.

Le refus de la mère de toucher le pénis de HANS, va structurer - rappelant la menace de castration « Schneiden » - une autre série phonématique, qui tirera sa particularité d'être directement en réponse à l'expression maternelle concernant la demande de HANS : « Es ist eine Schweinerei » (c'est une cochonnerie).

Le premier rêve d'angoisse précédant la phobie (G.w, 259) connote la peur que la mère ne parte, privant HANTS du « Schmeicheln » (faire câlin) expression originale de HANS, puisque expliquée dans le texte. On voit ici l'association par assonance qui pointe le même contenu fantasmatique que « Scheiden », association constituant une réponse phonématique à la menace de castration.

La peur de la perte du « Schmeicheln » précède immédiatement la phobie proprement dite :

« dass mich ein Pferd beissen wird ».

Toute cette série, s'articulant autour de la menace maternelle, est pointée par la série phonématique : Schneiden, Schweinerei (paroles de la mère) Schmeicheln, beissen (paroles de HANS), série s'organisent sur le mode phobique (G.W. 260). L'angoisse se traduit ainsi littéralement par les mots : « Schmeicheln » va provoquer « Beissen ». Par ailleurs, ce sont les chevaux « weiss » (blancs) qui mordent, complétant ainsi cette série (G. W, 265).

La castration symbolique n'est à aucun moment signifiée à HANS par son père ; celui-ci n'ose que lui dire que les femmes n'ont pas de « Wiwimacher » (ce que HANS ne peut pas croire), et que ce sont les femmes qui font les enfants, laissant ainsi celui-ci en suspension dans sa crainte imaginaire de la castration. Toute l'observation montrera combien cette recherche restera anxieuse et relativement vaine, au niveau de la parole du père, qui signifiera finalement à l'enfant :

« Toi et moi, nous avons un pénis, mais ce sont les femmes qui font les enfants ».

N'est-ce pas là, ce qui constituera le manque définitif de HANS. C'est après l'insistance du père dans son interprétation forcée du cheval-père castrateur (G.W, 287-283), que va intervenir la séquence phonématique dominée par les «U», et qui ponctue la régression anale de HANS.

C'est quand il est en colère (Zura) qu'il retient son « Lumpf » (288). Ce « Lumpf » va apparaître dans le discours à propos des « Hose » culottes de la mère, reprenant l'association antérieure wiwi = Popo, fortement réprimée de la première menace maternelle, le dégoût de HANS va s'exprimer par une condensation entre le «P» et le «U» : Pfui.

Peut-on à ce niveau phonématique, rapprocher cette série régressive d'une autre méconnaissance du père (et de FREUD d'ailleurs) quand il propose la nomination de la phobie de HANS comme une « Dumheit ». Rappelons-nous que le « Blut » (sang), violemment refoulé du début de l'observation vient ainsi

ponctuer le vécu de l'accouchement d'ANNA. Ce rappel se confirme quand (G.V, 293) HANS reprend l'histoire de FRITZL, qui a « geblutet » (saigné) quelques lignes plus loin, révélant que c'est là qu'il a attrapé la « Dumheit » (bêtise).

Une extraordinaire constellation signifiante apparaît ainsi à ce point autour du U que nous rappelons brièvement. Le «U» de « Dumheit » pointe la méconnaissance du père et de FREUD, le «U» de « Lumpf » pointe la méconnaissance du père avec la régression anale corrélative, le «U» de « Blut » pointe la castration imaginaire vécue dans la parole de la mère. »On peut extraire un nouveau fil associatif dans la structure phonématique, au moment où (G.W. 302) le père assimile le « Lumpf » aux poils pubiens de la mère (à son wiwimacher) : le père de HANS va noter alors la transformation définitive du « Lumpf » en « Lumpfi » rétablissant ainsi dans l'organisation phonématique du signifiant anal, le pénis maternel, exprimant la persistance de HANS dans la méconnaissance de la différence des sexes.

Ce même registre va sous-entendre le nom imaginaire de son enfant préféré : Lodi - introduisant vraisemblablement la série des « saffalodi », « schokolodi », etc. - où se signifie par l'association des 0, I, A, l'appréhension de la théorie anale de la naissance révélée par le père de HANS, qui va constituer l'extrême pointe du dévoilement de la parole.

Chaque lettre semble ainsi ponctuer par sa dominante phonématique un secteur de l'imaginaire du sujet et en constituer l'élément vectoriel et dynamique dans l'élaboration du discours de celui-ci.

La lettre «I» ponctue ce que l'on pourrait appeler l'attribut du pénis, où HANS manifeste son effort à l'attribuer « aux parents » essayant ainsi de surmonter dans l'imaginaire la forclusion de son rapport au phallus dans la parole du père.

Le «0» place la régression anale de HANS combinée avec le «U» de « Blut » castrateur qui va promouvoir le « Lumpf ».

C'est autour du «P» que va tourner la problématique paternelle de l'observation.

Le «A» attirera les humains sans pénis (HANNA - HANS) en regard de ceux qui le possèdent (Vatti - Mammi).

Ces éléments phonématiques - artificiellement isolés à ce point de notre investigation - vont suivre dans l'élaboration du mot les mécanismes fondamentaux des processus primaires. La fixité de leur structure va se rappeler dans les dédoublements phonématiques, signifiants répétitifs du refoulé dans le discours. Ce dédoublement d'une extrême importance ne peut être qu'indiqué ici : Schweinerei, papa, mama, ANNA, popo, etc. Il pourrait constituer à notre niveau, une forme spécifique de la fonction de redondance décrite par R. Jakobson.

En même temps, le déplacement-substitution et la condensation, témoins de l'interchangeabilité des éléments, vont aboutir à une organisation de plus en plus complexe.

La métaphore majeure semble ici l'assimilation du I et du 0 sur laquelle nous avons déjà insisté.

La condensation produira les figures complexes des mots clefs de l'observation : « Lumpf » condense le U et le PF, « Pferd » donne « Pfui » en ajoutant le I dans la négation du désir, etc.

C'est au moment où le discours aboutit à sa forme élaborée adulte que sera définitivement figée dans le mot et la phrase, la structure inconsciente, trace perdue de la communication, qui passe sous la loi aliénante essentiellement diachronique du discours commun. Mais la constante poussée du désir primaire va conduire à réitérer la demande et étendra son champ d'appel.

Ainsi les chaînes métonymiques qui vont aboutir aux articulations pré-conscientes des demandes, vont désormais porter en elles ces signifiants phonématiques électifs et primitifs qui ont connoté le passage du sujet par les stades classiques des pulsions orales et anales. En regard de cet essai d'appréhension du discours, au niveau phonématique, se place le type d'interprétation signifiante de

FREUD, s'adressant essentiellement aux connections des mots.

C'est l'assonance du mot qui introduit un signifiant nominal (« le Wort ») nouveau, « wegen dem Pferd » devient « wägen » expliquant ainsi la phobie des voitures (G.V. 293), « Bohrer » réfère à « geboren ». FREUD remarque même en note (G.W. 294), à propos de l'insistance du père sur l'explicitation du « Wagen dem Pferd » qu'il n'y a rien d'autre à découvrir que la connexion de mots (Wortanknüpfung) qui échappe au père.

Il me faut maintenant m'arrêter pour - si possible - vous interroger. Vous n'aurez pas été sans remarquer qu'une telle position méthodologique réfère plus à l'alogisme du processus primaire qu'à la logique du conscient, encore que, les nécessités de la communication orale et ma tendance rationalisante aient pu voiler le chatolement ubiquitaire et la scintillante et éphémère combinatoire de l'inconsciente résonance phonématique.

Une telle approche peut-elle apporter un jour nouveau à la compréhension de la constitution du discours chez l'enfant ou de sa régression structurale, chez le psychotique en particulier ?

Les travaux de WINNICOT chez l'enfant :

La psychanalyse V, 21-41, qui s'incarne dans le phonème, ou ceux de PERRIER :

L'évolution psychiatrique, 1958, II, 421-444, où la régression schizophrénique du langage de son patient rejoint la dimension phonématique à travers ses exercices de solfège, pétrification sonore ou mécanique de son désir, serait à cet égard éclairants. Revenant au petit HANS, on pourrait montrer sur de nombreux exemples, comment l'appréhension de cette dimension phonématique permet de retrouver les interprétations de FREUD. Celui-ci interprète la figure du cheval qui fait « charivari » comme une peur et un souhait de la castration du père. En allemand, cette séquence répond au « Pferd qui Beisst » (punition de la morsure référant à la culpabilité des « Schweinerein » (cochonneries) de HANS et au « Pferd » qui fait « Krawal » (charivari) manifestant ainsi son passage dans la dimension des «A» : individus sans pénis et sans puissance.

Le « Krawal » - terme inventé par HANS - est donc marqué de la castration imaginaire. Le «A» rejoint ici le «EI» de « Beissen ». Le discours de HANS répond ici - non pas à la lettre mais au phonème - à ce que FREUD nous dit de sa peur du père et pour son père.

Beaucoup plus imprudemment encore - l'audace ne sourit qu'à l'inconscient - approchons-nous avec notre bien fragile clef de la Traumdeutung.

Nous allons pointer tout d'abord quelques lignes fondamentales, bien que dissimulées dans le début du chapitre VII (G.W., II-III, 530) traitant de l'oubli dans les rêves :

« Dans les rêves les mieux interprétés, il faut souvent laisser une place dans l'obscurité ; on approche alors d'un noeud de pensées /.../ : c'est le nombril du rêve, le lieu qui se rattache au non reconnu(« die Stelle an der er dem Unerkannten aufsi ») Les « pensées du rêve » se ramifient de tous côtés dans l'entrelacs de nos pensées. De la place la plus dense (aus einer dichteren Stelle) de ce réseau, surgit le désir du rêve comme le champignon de son mycélium.

Ce véritable lieu de l'inconscient, lieu du refoulement primaire, d'où surgit le désir, ne pourrait-il être « lié » à une prédominance, phonématique, proposition que nous voudrions soutenir par une référence au rêve Marburg-Hollthurn (G.W. II-III 430-523).

Toute la dynamique de ce rêve s'exprime par le passage du «A» de Marburg(malade, Matter, matière) au «0» de Hollthurn, (Holbthurien, Molière, Motion of the bowels). Sa signification est si grossièrement injurieuse et scatologique que FREUD ne peut qu'en indiquer le sens, relevant de la psychologie anale. C'est dans ce même rêve, que d'avoir mis un RE (r) anglais là où il ne convenait pas, amène les pensées de FREUD à la scène infantile de caractère incestueux où il fut chassé par un mot énergique du père (ein Machtwort: littéralement un mot de pouvoir ou d'autorité) qui fut peut-être simplement « fort ». Ce que nous dira FREUD concernant l'incorrection grammaticale de l'assimilation de from à fromm (pieux

en allemand) et de son rapport à l'impiété devant la personne sacrée du père ne se trouve-t-il déjà pas contenu dans la dynamique qu'introduit le phonème «0» dans ces deux mots.

Ici, remarquons-le, le signifiant littéral majeur pointé par FREUD (passage du A au o) se confond très exactement avec sa dimension phonématique.

Allant maintenant jusqu'à l'extrême : serait-il possible d'isoler des structures phonématiques signifiantes, au niveau même de la constitution de la parole, appelant ainsi à des références phonétiques ? Ne pourrait-il y avoir des affinités structurales élémentaires entre certains phonèmes - atomes symboliques a dit SAPIR - et l'expression rémanente et répétitive du niveau primaire ; ceci par exemple à partir de la remarque que la négation s'exprime dans un très grand nombre de langues par des éléments le plus souvent monosyllabiques à articulation nasale ? La théorie de JESPERSEN indique par exemple la tendance des sons à se grouper selon leur degré de sonorité, (degré d'aperture dans la constitution des syllabes de Ferdinand de Saussure). Les nombreuses exceptions au schéma de JESPERSEN ne seraient-elles pas hautement significatives du point de vue de la structuration sémantique du fantasme original, constituant une singularité exquise du sujet ?

Il conviendrait en ce point - vous le sentez bien - de reprendre cet essai à la lumière des travaux de la linguistique structurale, cherchant là aussi, comme le dit R. JAKOBSON, à analyser systématiquement les sons de la parole à la lumière du sens, et le sens lui-même en se référant à sa forme phonique.

C'est sur cette arête existentielle, liant indissolublement la phonétique et la sémantique (reprenant à ce niveau le dernier exposé de LECLAIRE) que s'incarne le désir dans l'intersection de deux champs, à l'articulation du son et du sens.

Si les phonèmes ne sont que pure altérité, ils sont également le produit d'un sujet en mouvement moteur, acoustique ou auditif, émettant ou recevant des traits distinctifs à partir de la matière sonore brute. La corporéité du signifiant, n'est-ce pas alors précisément le son reçu dans sa modulation matérielle, émis dans un fonctionnement dynamique de

l'organe vocal, reçu par une masse corporelle plus ou moins sécurisée. La recherche de la maîtrise gestuelle de l'obsessionnel, n'est-ce pas au niveau du langage, cet effort dramatique de relier celui-ci à sa corporéité fondamentale, que lui dissimule constamment la fuite métonymique de son désir, d'autant moins supportable qu'il ne peut s'incarner nulle part. LECLAIRE a très finement noté ce moment où le fantasme primitif de Philippe réalise cette approche de la corporéité originaires dans cette jubilation du type « s'enrouler - se déplier » éternellement recommencée, moment existentiel ponctiforme où vraiment le verbe s'incarne au plus profond de l'expérience corporelle.

Langage du corps, certes, mais surtout langage avec un corps, statique et kinétique, récepteur et émetteur d'une ligne temporelle et mélodique, à travers le plaisir jaculatoire d'un corps enfin signifiant.

Philippe semble être ici au plus près d'un représentant de cette répétition circulaire des chaînes inconscientes primitives, forme originelle de la demande, mais où la retrouvaille de la dimension de l'être va le mettre sur le chemin d'un « pouvoir assumer la perte », effet de la mise en place du signifiant.

Je verrais volontiers alors dans la perception de la barre qui sépare la loi phonétique de la loi sémantique en même temps qu'elle les lie indissolublement, un moment privilégié où s'introduit pour le sujet, dans l'expérience auditive vécue, la perception du fondement même de la découverte analytique : le sens du sens, plus clairement de la structure du signifiant. L'on serait ici au plus près de la rupture vécue entre le phonétique et le sémantique, expérience se constituant dans une mystérieuse déhiscence du champ auditif et vocal, qui introduit le sujet à l'approche de la signifiante de son discours, le conduisant ainsi dans son expérience subjective même de l'acte de la parole, à cette « connotation de l'antinomie » dont parlait LECLAIRE. L'avènement au sens du son, va conduire le sujet à pouvoir placer son discours au niveau de son image spéculaire enfin placée et reconnue. Le sens, creux

de la demande, béance radicale jusque là angoissante, va pouvoir s'ancrer au corps du sujet enfin reconnu, et lui permettre de passer de la parole vide à la parole pleine.

C'est de là que la communication d'un fantasme primitif tel que celui de Philippe en analyse, me paraît tirer sa valeur inaugurale pour le sujet. Le fait que l'appréhension d'un tel niveau est rare dans l'analyse de l'obsessionnel, ne fait que nous rappeler ce que nous savons sur les difficultés de sa cure.

Cette dimension phonématique toujours résiduelle, ne va-t-elle pas constituer pour le sujet, le rappel de l'inconscient même, (référence à l'identité des perceptions du niveau primaire) perçant au niveau d'une « différence exquise » rompant le fil du discours et que percevra parfois le patient ou le psychanalyste. Enfin la question se pose de savoir comment éviter, à ce niveau d'étude phonématique une distorsion jungienne, en précisant bien la structure d'une éventuelle prématuration phonétique dans l'articulation du signifiant au premier discours du sujet. Comme vous le voyez j'ai réintroduit (mais ne faut-il pas toujours la réintroduire) la question du statut topologique de la dimension phonématique dans le champ de l'analyse. Le phonème ne nous mène-t-il pas - comme le dit Jacques LACAN - au plus près des sources subjectives de la fonction symbolique (la Psychanalyse I, 120). C'est dans le Fort-Da, «oh !» de l'absence, «ah !» de la présence, dans un couple symbolique de deux jaculations élémentaires, que l'objet s'enferme et se piège.

« C'est ainsi que le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir »

(J. LACAN, La psychanalyse, I, 123).

Pourquoi ne pas conclure maintenant comme le faisait Jacques LACAN dans son Rapport de Rome en appelant sur nous la parole des dieux hindoux :

Da... Da... Da...

LACAN

Le désir que j'ai, que notre réunion d'aujourd'hui remplisse le programme que je m'étais donné - à savoir d'introduire un nouvel aiguillage dans notre travail du séminaire fermé par le texte que Madame AULAGNIER va vous communiquer - ce désir fera que je ne pourrai répondre que brièvement à ce travail dont je pense que l'intérêt ne vous a point échappé.

Je veux dire que c'est un travail, en fin de compte, assez inaugural, quoiqu'il succède à celui de LECLAIRE dans un certain champ d'exploration où il s'avère au moins une recherche possible, si elle n'est pas encore peut-être tout à fait suffisamment située.

Je pense pourtant - dans mon dernier cours - avoir marqué moi-même le point précis de la topologie où il faut concevoir que s'inscrit la formule du type « poor d'je li ». Je ne n'avancerai donc, pour l'instant dans aucune articulation poussée au point de vue dogmatique, sur la situation à proprement parler de cette veine de recherche que vient de vous illustrer brillamment DURAND DE BOUSINGEN.

Je ne peux même pas pointer, si ce n'est de la façon la plus courte et la plus allusive, les points où il apparaît que cette recherche montre une direction à développer. Je veux simplement lui faire remarquer au moment où il introduit la diphtongue «aï» de « schneiden, schweinerei, weiss et beissen ». Quelle est cette chuintante étroitement associée à toutes les formes de sybillante, c'est à dire de consonnes nommément sous leurs deux espèces : chuintantes et sifflantes schneiden, schweinerei, beissen, et weiss, et j'en passe. Ce qui est important - je ne fais ici que le pointer - pour la suite, de même associée à la vocalise ou au moment où elle apparaît vous pourrez, ou qui est une labiale, voyez y également associées les consonnes labiales nommément le «l» de lumpf lui-même, le «pf» de Pferd et la labiale - ceci

est également important à relever - je souligne l'intérêt, quoique je le discuterai volontiers, je ne lui donnerai peut-être pas exactement la même interprétation qu'il lui donne, à savoir de représentant en somme de l'objet phallique, si j'ai bien compris qu'il donne à l'intrusion

du «in» dans les successions phonématiques qu'il a relevées. Mais ceci ferait l'objet d'une discussion particulière.

Là encore, peut-être à des fins de mettre en garde ceux qui ne seraient qu'à demi avertis, je ne sais pas si la-dessus DURAND DE BOUSINGEN se fait des illusions, il aurait pu l'engendrer, je voudrais lui faire remarquer que l'interprétation de l'affinité phonétique des voyelles dans JESPERSEN et dans JAKOBSON se font strictement à l'opposé l'une de l'autre, à savoir que là où il y a chez JESPERSEN échelle de sonorité, l'analyse de JAKOBSON procède - comme il l'a, une fois pour toutes, admirablement fondé dans sa méthode, [...] Preliminaris que vous connaissez certainement - procède par « distinctive features », traits distinctifs, et nommément que le «a» s'opposerait ici aux autres voyelles comme le compact au diffus, d'autres traits distinctifs intervenant en cette occasion.

Ceci, je pense, a fourni à ceux qui ont su prendre des notes matière à question. Ces questions pourront m'être adressées dans divers contextes mais pour ceux qui ne peuvent m'atteindre qu'ici, je prie les personnes qui auront quelque chose à ajouter dans la ligne d'un pareil travail, de le faire à moi-même directement parvenir, car la ligne de départ, la veine ouverte par ce travail de LECLAIRE, je ne la considère pas pour autant comme fermée : on a le temps d'ici la fin de l'année d'y revenir.

Ceci aussi me donne l'occasion de m'excuser auprès de personnes qui m'ont communiqué deux textes fort intéressants l'un : celui de René Major qui tenait à répondre très spécialement peut-être au fait de la torsion ou de l'objection qu'a pu lui faire, la dernière fois, SAFOUAN.

Je regrette de ne pas pouvoir faire passer aujourd'hui ce travail de René MAJOR je n'en ai pas non plus un très grand remords puisque, aussi bien, je pense que nous aurons l'occasion de le faire revenir ici par un autre biais. Il nous donne en effet, dans sa réponse, un résumé très élégant, de ce que STEIN a mis en évidence au niveau de son séminaire sur Totem et Tabou nommément concernant la parenté, l'affinité, voire la superposition, de la barrière de l'inceste à la barrière qui sépare

l'inconscient du préconscient. C'est une question immense dont il ne faut pas regretter qu'elle soit aujourd'hui laissée ouverte sans que nous puissions très précisément en débattre.

Je veux tout de même, dès maintenant, prendre une position strictement identique à celle que j'ai prise la dernière fois au moment de l'intervention de SAFOUAN, c'est la pertinence de la remarque - à laquelle je ne crois pas que, à la lecture première que j'ai faite du texte de MAJOR, MAJOR réponde - la remarque que je crois très pertinente de SAFOUAN, qui est que c'est dans la mesure où nous approchons de cette barrière de l'inceste que l'autre barrière, celle qui est entre l'inconscient et le préconscient, se trouve régulièrement - enfin dans l'expérience - se trouve franchie, et que se produit le retour du refoulé. Ce qui indique tout au moins que si les barrières peuvent se voisiner ou se croiser quelque part elle ne fonctionnent pas dans le même sens. Mais ceci, je le répète, est simplement quelque chose que nous pointons, un repère pour l'avenir. La deuxième personne envers laquelle je veux m'excuser est Béatrice MARKOVITS, qui nous a fait une très remarquable note qui se trouve ainsi nous confirmer, après celle de Francine MARKOVITS, que ce ne sont pas forcément les techniciens, qui manifestent - dans ce champ qui est le nôtre ici et que j'essaie de faire appréhender - la plus grande sensibilité.

A cet égard bien sûr, je ne veux pas manquer de mentionner que le travail de LECLAIRE qui nous a intéressé de la façon la plus brûlante est un travail déjà ancien et que, si je peux me réjouir de quelque chose, c'est de voir qu'en somme, surgissant d'un certain point de mon enseignement, il peut s'en produire d'autres, d'autres travaux. Je ne peux évidemment que déplorer le temps de latence que peut-être une organisation, pendant quelques années, qui n'est autre que celle de la société à laquelle nous appartenons tous, doit bien avoir quelque part, dans ce retard du surgissement de travaux que, puisque, ici, le terme en est employé, de travaux lacaniens. Je donne donc la parole, sur un sujet qui marque un temps, à savoir que ce n'est pas à des travaux datant

de huit ans que nous devons nous en tenir, qu'il conviendrait ici, c'était un peu l'objet du propos de SAFOUAN sous sa forme d'appel un peu agressif, c'est que, il y a des choses qui ne sont pas encore dix mille fois remâchées et qui sont aussi très intéressantes.

C'est dans ce genre que va s'avancer Madame AULAGNIER à qui je donne maintenant la parole.

(Exposé de Madame AULAGNIER.)

LACAN

Il n'est pas obligé que nous gardions toujours la même formule qui a été adoptée aujourd'hui, étant donné ce dont nous disposons, la formule de communications longues et qui laissent peu de temps pour un débat.

Néanmoins je ne saurais, quant à moi, trop me féliciter que Piera AULAGNIER nous ait apporté un texte dont vous avez pu, au passage, apprécier la richesse, la densité, le martèlement peut-être un peu précipité pour ceux qui ne sont pas déjà formés, forgés, à tout ces détours, mais qui, assurément est un texte de référence, c'est pourquoi je vous avertis qu'il sera ronéotypé et tenu à votre disposition, ne serait-ce que pour la raison que ce texte étant émis, j'aurais dans la suite, à y faire référence pour, à l'occasion, le compléter, le corriger, montrer sur quels points je trouve que ses affirmations, peut-être ne s'appliquent qu'à un champ qu'il convient de limiter, dont il convient de marquer le caractère réduit, mais qui, de toute façon, en chacune des affirmations, propositions, qu'a avancées aujourd'hui Piera AULAGNIER mérite considération parce qu'il est toujours sur quelque point assuré dans l'expérience et confirmé.

Je ferai donc dans la suite référence à ce texte et justement, pour ceci, que ce texte vient exactement en son temps. Comme vous avez pu le remarquer, c'est facile à repérer par exemple sur le sujet de ce que

Piera AULAGNIER a dit du silence, qui vient prolonger exactement ce que j'avais pu - dans un de ces cours derniers - en avancer en référence à un certain article.

Sur bien d'autres points, sur le plan de la technique, il anticipe sur certaines des choses qu'on peut s'attendre à me voir aborder. Peut-être pour la première fois, il ouvre la porte - sans que je le lui ai en rien suggéré - il ouvre la porte à une question si délicate : le maniement du temps dans la séance analytique et son caractère standard ou réglable à la volonté de l'analyste.

Peut-être si j'avais un mot à dire discuterai-je le titre. Cette première séance est une désignation d'une limite symbolique. Nous dirons que ce sont plutôt les abords, le cadre, le seuil, certes, de la pratique analytique qui est ici désignée, le terme de première séance n'étant là en quelque sorte que pour l'imager. Il y a en effet dans la plus grande part de cet exposé qui concerne ce qu'on pourrait appeler très justement enfin, l'ouverture de parti, il y a quelque chose qui participe de ce que j'appellerai le statut pré-analytique de l'analyse et aussi bien la référence que vous avez faite à des termes, porte-t-elle en elle-même cette référence, ce caractère d'indice pré-analytique. C'est là la visée sans doute nachträglich comme nous disons, celle que nous pouvons réaliser après coup à partir de l'expérience. Et c'est bien de cela dont il s'agit : que l'expérience analytique seule nous permet d'instaurer le statut de ce qui la précède et de ce sur quoi elle opère. Nous aurons - dans le cadre de l'école qui est la mienne - nous aurons le 20 juin de cette année (c'est un dimanche) une réunion sur ce thème que j'ai - ici dans mon cours - annoncé, et c'est à partir de là d'ailleurs que j'y conjoins cette communication sur le thème :

Introduction à la clinique psychanalytique.

Il ne s'agit de rien moins que de commencer, avec cette clinique psychanalytique dont on parle depuis longtemps, à voir ce que - à partir des fonctions de mon enseignement - on peut lui donner comme statut.

J'y apporterai comme introduction accompagnant l'invitation, si je puis dire, un petit texte où je me permettrai de mettre moins d'ironie. Je veux dire que pour montrer la voie, pour donner l'indication où nous sommes sur la direction dans laquelle il me semble qu'une contribution pourrait être faite, je ferai remarquer à quel point ce que j'ai appelé à l'instant les fonctions - que depuis le temps que dure mon enseignement j'essaie, pour ceux qui m'écoutent et qui sont avant tout des praticiens, de leur faire passer dans les veines, concernant leur objet et la façon dont il convient qu'ils opèrent - à quel point ces catégories n'ont même pas besoin d'être modifiées d'une ligne, simplement répétées textuellement.

Combien c'est de la déduction la plus immédiate que peut surgir une direction indiquée du côté de la phénoménologie, à quel point, à partir de ces notions *un quelque chose* qui n'est jamais cherché au niveau du symptôme et qui, pourtant, constitue proprement l'originalité du symptôme au sens analytique du terme - ceci je le montrerai en quelques lignes, me permettant d'y ajouter que personne ne l'a fait jusqu'ici (je parle parmi mes* auditeurs)[*de] - suggère, démontre, un certain degré d'irréflexion : à considérer ce terme, malgré son aspect négatif comme étant, lui, ce qui a valeur positive, car le seul fait de le formuler ainsi prouve que nous ne pouvons pas faire appel là-dessus à la réflexion de ceux qui m'écoutent, car par définition cette irréflexion ne peut pas en être atteinte, y apporter la réflexion c'est la dissoudre.

Qu'est-ce que c'est que cette irréflexion fondamentale, qui empêche que ce très simple pas - vous verrez l'articulation dans ces quelques lignes - ne se soit pas opéré.

A ce titre, je peux vous dire que sur bien des points, ce que nous a apporté Piera AULAGNIER aujourd'hui en est, en quelque sorte, l'amorce, le début, la tendance, et littéralement prépare ce que je peux avoir à introduire de décisif dont je considère qu'il doit inaugurer une étape dans ce champ de l'exploration de la clinique psychanalytique.

Je vous laisserai là-dessus pour aujourd'hui puisque, aussi bien, s'il reste quelque énigme, vous en aurez bientôt le coeur net. Je veux simplement demander, avant que nous nous séparions si, sur le sujet des points qu'a évoqués Madame Piera AULAGNIER sur ce que j'appellerai la théorie de STEIN, sur la dynamique de la situation analytique, précisément concernant le narcissisme et la frustration qui en résulte, s'il a là-dessus quelques remarques à faire, soit qu'il s'agisse de la façon dont Piera AULAGNIER l'a résumé, soit qu'il s'agisse de la façon dont - vous l'avez vu - elle l'a critiquée, n'est-ce pas, en en modifiant légèrement le sens, le point, le biais, l'impact, la morsure d'impact où le narcissisme serait affecté. Avez-vous là-dessus quelques remarques à ajouter ?

STEIN

Pas tout de suite.

LACAN

Bon, nous le réservons pour le prochain séminaire fermé.